



Page de gauche : les journaux d'Alain Varlet (année 2002), un Savoyard philosophe qui a noirci cent vingt cahiers par an, de 1962 à 2023. Ci-contre : journal intime d'Ariane Grimm (1967-1985), disparue à l'âge de 18 ans.

GARDIENS DE DESTINS

Que faire du journal intime d'un proche disparu ? Le lire, c'est intrusif. Le jeter, inconcevable. Dans l'Ain, une poignée de bénévoles recueillent ces écrits. Les lisent, les indexent, les archivent. Et font de ces récits de vie une mine pour les chercheurs.

Marta Guyon a de grands yeux, pleins à ras bord de bleu, et traîne une grosse valise sombre. Dans la valise, une boîte en plastique. Dans la boîte, cinquante-trois carnets noirs : ceux de son mari, Robert, qui tenait dans ces pages son journal. « Il est décédé il y a un an, et il me les a confiés. C'est un soulagement pour moi de venir vous donner tout ça. » Elle accomplit la dernière volonté de l'homme qu'elle aime grâce à une association nichée depuis plus de trente ans à Ambérieu-en-Bugey, dans l'Ain. L'APA, Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique, accueille des journaux personnels, des correspondances et des récits de vie, déposés de leur vivant par les auteurs qui souhaitent mettre une part d'eux-mêmes à l'abri, ou par leurs enfants embarrassés face à ces confidences, trop précieuses pour être jetées, trop intimes

pour être lues. Une condition : le texte ne doit pas avoir été publié. « Penser l'avenir des écrits qu'on laisse derrière soi suppose de se confronter à sa propre disparition. Beaucoup laissent cette tâche à leurs descendants », explique Marion Vallée Carecchio, seule salariée de l'APA, chargée d'entreposer les textes dans une salle où les écrits anonymes côtoient les archives municipales.

Marta voudrait voir cette pièce, s'assurer que les mots de Robert seront bien installés, alors Marion l'y accompagne et actionne les manivelles qui ouvrent les allées d'archives. Enfilade de caisses et de classeurs, en pleine zone industrielle d'Ambérieu. « Plus de quatre mille cinq cents références ! Chaque boîte est une histoire de vie », souffle Marion Vallée Carecchio en nous ouvrant quelques cahiers. Un certain Paul constate amèrement, en 1869 : « Un amour dans le cœur est un si lourd bagage... » Plus loin dans les travées, un alignement de cartons déposés par la mère d'une jeune fille morte à 18 ans. On glisse un œil un peu gêné sur les pages où court son stylo plume bleu... Le premier document recueilli fut le journal de Claire Pic (1848-1931). Son écriture penchée donna envie à son arrière-petite-fille bugiste, Chantal Chaveyriat-Dumoulin, et à Philippe Lejeune, spécialiste des écrits intimes, d'offrir un sanctuaire aux mots anonymes. Tout commença par une simple armoire dans la médiathèque d'Ambérieu.

Aujourd'hui, l'association réunit environ cent cents adhérents (dont Annie Ernaux !), il ne reste que trois étages vides, et les colis ne cessent d'arriver. « Rien que cette semaine, quatre gros cartons ! » raconte Marion Vallée Carecchio. Sur son bureau, les enveloppes kraft et les boîtes à chaussures s'entassent. Des vies tragiques ou plus douces. Un journal intime du XIX^e côtoie un skyblog imprimé, la vie d'un géographe voisine celle d'une épicière... Un texte relate les quelques jours d'existence d'un nourrisson, avec

l'envie de témoigner pour aider ceux qui traversent le même drame. Sur une autre pile, un lourd tapuscrit confie un inceste. Son autrice s'est décidée à la suite des travaux de la Civive, la commission indépendante consacrée à ces violences. « Ce n'est pas le premier témoignage qu'on reçoit sur ce sujet cette année », glisse la chargée de mission, passionnée mais un brin débordée. Dans une petite pièce voisine, un dépôt particulièrement volumineux patiente : cent vingt carnets écrits par un Savoyard fêru de réflexions philosophiques. Pour la seule année 1996, une dizaine de carnets achetés en supermarché s'empilent dans une caisse qui un jour abrita des endives. Ils devront attendre leur tour pour être lus. Car ces pages, une fois parvenues à Ambérieu, sont lues – avec l'accord des déposants qui peuvent interdire leur consultation pendant le nombre d'années qu'ils désirent – par des bénévoles de l'APA.

Claudine Krishnan est l'une de ces lectrices. « On ne ressort pas indemne de ces journaux. » Elle ne veut pas « trop en dire », mais des destins affleurent dans la conversation : une jeune fille anorexique, un cheminot passionné de viticulture, une jeune femme tuée par les Allemands pour avoir osé prendre l'air à la fenêtre d'un train, en gare d'Ambérieu, un jour de juin 1940... Le rôle de Claudine ? Lire « en sympathie », c'est-à-dire avec bienveillance, et « échoter », soit élaborer un résumé. Après relecture et accord de l'auteur ou de ses ayants droit, l'écho est publié dans la revue annuelle de l'APA et sur le site de l'association. En ligne, une indexation permet une recherche par thématiques. « On ne lit plus aujourd'hui comme il y a trente ans, alors on doit actualiser », explique Claudine. Huit bénévoles sont actuellement chargés de repérer dans les textes les indices de violences conjugales, sexistes et sexuelles, les symptômes d'endométriose ou les récits de suites de couches. « C'est un gros travail, mais c'est important pour aider les chercheurs. »

Historiens, sociologues et spécialistes de littérature sont nombreux à plonger dans ces écritures dites « ordinaires », pour relier les vies intimes à la grande histoire humaine. Dès 1998, la Canadienne Monika Boehringer, venue pour ses travaux sur l'autobiographie au féminin, qualifia l'association ambéroise de « paradis des chercheurs ». Emmanuelle Tabet, docteure en littérature française, s'est par exemple intéressée aux récits de fin de vie. Elle y a perçu « des esprits qui s'apaisent ou qui s'enferment au contraire dans le ressassement ». La guerre, le rapport au temps ou à la nature, la vie en banlieue... L'APA publie des recensions thématiques, et compte aussi sur les éditions du Mauconduit et leur collection « Vivre/Écrire », qui bâtit des ouvrages à partir de ces archives. « Les prochains volumes concerneront la guerre d'Indochine et les vies lesbiennes », signale la directrice, Laurence Santantonios. On ne fait pas de gros tirages, mais le genre autobiographique, autrefois méprisé, est dans l'air du temps.

Fin juin, dans le Morbihan, Saint-Gildas-de-Rhuys accueillait la 7^e édition du Festival du journal intime. À Ambérieu, l'APA tient du 5 au 7 juillet ses Journées de l'autobiographie annuelles et enverra bientôt des textes à Paris pour une exposition sur « le design de l'intime », qui débute en octobre au musée des Arts décoratifs. Surtout, l'association, soutenue par la municipalité, est en quête de locaux plus vastes et rêve de nouveaux financements pour ouvrir une Maison de l'autobiographie et un musée, comme il en existe en Allemagne ou en Italie. En attendant, elle publie cette semaine les résultats d'une enquête menée auprès des lycéens ambérois. Sur trois cents ados, près de la moitié ont déjà tenu un journal, surtout les filles. L'ont-elles conservé ?

La plupart le détruiraient, par honte ou par peur qu'il ne soit lu par des yeux moins bienveillants que ceux de l'APA. ■

Par Élise Racque
Photos Bruno Amsellem pour Télérama